Elodie Glerum

L’allumette de Pandore

Roman

Éditions La Veilleuse

pour Elise

Prologue

Novembre-décembre 1977 — Veluwe

Les victimes sont celles qui n'ont pas choisi d'être là. Lone lit l'article sur l'électrocution d'un garde-chasse. Il a dû commettre une imprudence. Pour sa part, elle fuit avant l'orage, les gouttes s'abattent lorsqu'elle a verrouillé la porte, qu'elle est en sécurité.

Lone reconnaît le vent précurseur des tempêtes. Celui du sud-ouest a avalé le voilier de son cousin, mais c'est le souffle du nord-ouest, perpendiculaire à la côte, dont il faut se méfier. Il a causé le raz-de-marée de 1953, avant sa naissance. Ben se souvient des images d'un labrador dérivant sur un toit. C'est peut-être un rêve en noir et blanc, il n'a pas toujours dit la vérité. Une chose est sûre. Du sud de l'Allemagne, sa mère s'est empressée d'apporter des habits à la Croix-Rouge, elle qui ne voulait pourtant rien entendre de ses Pays-Bas natals.

Au-dessus des cimes, les antennes du complexe radiophonique tanguent. Une rafale ébranle le pavillon. Arne empile des Duplo, lève la tête. « Faut-il craindre les raz-de-marée, ici ? » demande-t-il. « Aucun risque si loin des côtes », répond Lone d'une voix robotique. Un gâteau cuit, elle met *La Passion selon saint Matthieu* de Bach sur le tourne-disque, reprend la lecture du *Gelderlander* du 18 novembre. Une demi-page traite d'une affaire judiciaire. Un homme est passé aux aveux, il y a peu.

Elle ouvre un étui posé à côté de la gazinière, en sort une Omega. Nerveusement, elle joue avec. L'aiguille est figée, le

verre fendu. Une montre qu'elle doit faire réparer. *Lone* est gravé sur le boîtier.

Arne n'a pas pris l'air de la journée, il est agité. Lone ouvre la porte-fenêtre. Quand elle sort à son tour, elle évite de passer devant lui. Elle se glisse dans la Taunus, met le contact. L'averse reprend.

Un promeneur a croisé une Ford bleu-gris vers 14 heures 30, près de l'arrêt de bus et la cabine téléphonique. Le témoin a dû se jeter dans l'herbe tant la conductrice a pris le virage serré.

Une voisine rentre de son cours d'aquagym vers 15 heures. Elle s'étonne de trouver le petit Arne sous la pluie — quoiqu'on puisse s'attendre à tout, avec ces gens-là ! Elle entend les cris du bébé à l'intérieur, et Bach. La musique est trop forte. Elle sonne. La maison est fermée à clé. Elle donne l'alerte.

Un bruit de frottement intrigue une brigadière. C'est le tourne-disque, il s'agite à vide. Un gâteau tiède repose à côté du journal. Dans un tiroir près du lit, on découvre une tablette éventrée de tranquillisants et, sous un double-fond — dont l'existence avait échappé à la première fouille —, vingt mille florins et une pellicule Kodacolor II 35 millimètres. Une fois développé, le film révèle vingt poses d'une ferme à Loenen. Aucune trace du passeport neuf de Lone, ni d'un agenda susceptible de donner des indications sur son emploi du jour. Arne, quatre ans, répète que l'Omega au verre fendu a disparu. Lone la conservait dans un étui à côté de la gazinière.

Le 1er décembre, la Taunus est repérée au bord d'un canal vers Delft, à plus de cent kilomètres. Les plaques sont fausses.

Selon un pêcheur, le véhicule serait garé là depuis deux semaines. La vitre est brisée. Quant à Lone, mon frère Arne et moi l'avons attendue. Notre mère n'est jamais revenue.

Première partie — Le livre de Benjamin

« Notre logique est de n'en avoir aucune. »

Novatore
L'Individualisme anarchiste
dans la révolution sociale, 1919

Dimanche 7 octobre 2012 — Amsterdam

Nous occupons les chaises hautes du comptoir de l'Engelbewaarder. La machine à café reflète nos visages tendus. C'est la première soirée que je m'autorise depuis que mon père Ben est alité au CHU d'Utrecht. Le rendez-vous était une idée d'Eva, Hylke étant de passage au pays. Il a parlé de son job à Londres, de sa copine anglaise ; Eva, des dernières bizarreries du Moine, son coloc capable de t'expliquer qu'il a vu un *circle pit* de vaches à deux kilomètres d'un festival de métal. J'ai mentionné cette tuerie mystérieuse près d'Annecy, Hylke a rebondi sur la liquidation ratée du mafieux Bart Besselink, ici. À peine sorti de prison, le baron a écopé d'une balle dans la gorge. Il serait dans le coma, ironiquement protégé par des flics.

« Bientôt un pourri de moins ! » glisse Hylke.

Je trouve sa remarque convenue, ne dis rien. Les rires de fumeurs agglutinés sur le perron m'agacent. Veulent-ils entrer ou sortir ? On l'ignore. C'est désagréable pour les gens qui ne sont pas dans leurs têtes, soit l'humanité moins quatre. Eva répand le contenu de son sac sur le comptoir.

« Dix minutes et je décampe, dit-elle en cherchant son tabac. Je dois finir cet article de merde pour le *Puffin News*.

— Pourquoi écris-tu pour des complotistes ? soupire Hylke.

— Illuminés, certes, mais le Moine m'héberge à l'œil. Je lui dois ça. »

Le bar passe un morceau des Illegal Puppets. Cette coterie de bouffons nihilistes a eu son heure de gloire dans les

années 1970, y compris auprès de mon père. J'essaie de me concentrer sur la conversation, de reprendre le fil — s'il y en a un. Eva et Hylke font désormais une psychanalyse de Dark Vador.

« … Padmé aurait dû le pousser à suivre une bonne thérapie.

— C'est clair, les conflits galactiques sont le résultat de problèmes familiaux mal gérés qui prennent une très, très grande ampleur. »

Cette fois, je vais passer du côté obscur. Je m'éclipse. Aux chiottes, j'aimerais ajouter un nom de couple fictif aux tags. *Lola & Nigel de Pepinster*, ce sera miteux, mais j'ai perdu mon marqueur. Un graffiti attire mon regard.

PANDORA EST MA COMPOSANTE

Pan… dora ? Je fixe le carreau fêlé. Ce nom de mauvais augure ne s'est-il pas déjà glissé dans la conversation ? Dans la salle, les corrélations de sons me défoncent, je vois en saccades. Je devrais être au chevet de mon père. Demain, j'aurai une gueule de bois monumentale. J'ai dépassé le stade où il sera possible d'éviter la catastrophe devant Hendrik. Pourquoi tiens-je tant à faire bonne figure devant l'avocat de Ben, mon père ?

« Tout va bien ? » demande Hylke, à mon retour.

J'acquiesce. La serveuse annonce la dernière tournée. Elle presse des verres sur la brosse métallique. Ils se métamorphosent en choses propres, dans l'eau brûlante, pleine de bulles, que je voudrais manger. Eva est nerveuse. Le supplément *lifestyle* l'a lâchée. Journaliste en 2012, ça sent le sapin,

d'autant qu'à trente-huit ans elle traîne encore quarante mille euros de dettes de prêt étudiant.

« De toute façon, les Mayas ont prévu la fin du monde pour le 21 décembre », relativise-t-elle.

Seulement les Mayas ? Elle finit sa bière. Oui, pour l'instant. Nos verres résonnent à vide. Et moi ? Comment vais-je régler mon loyer à Moche, mon coloc enlaidi par un manque de vitamine D et une alimentation à base de surgelés ? Je lève la tête. Le plafond est dégueulasse, saccagé par la fumée d'avant le ban. Ça donne envie de s'en griller une. Officiellement, j'ai arrêté. Voir mon père se décomposer m'a fait réfléchir. La barmaid pose trois shots de *jenever*. Je m'apprête à renvoyer l'erreur de commande.

« Hylke a payé », glisse Eva en retenant mon poignet.

Hylke n'a pas l'air au courant. J'engloutis le gin, enfile mon blouson. Mon Nokia vibre. Hendrik. Mon père est mort.

Dimanche 31 décembre 1978-lundi 1er janvier 1979 — Arnhem

Je connais à peine mon père. L'histoire de Ben est une accumulation de fragments sans mobiles. J'étais nouveau-né quand il a été incarcéré pour la première fois. Au même moment, ses complices Cynthia et Ruud prenaient la fuite, et ma mère Lone se volatilisait… un présumé suicide. Pour me repérer dans ce labyrinthe, je m'agrippe aux épisodes que Hendrik et mon frère m'ont contés.

Au tournant de l'année 1978, j'ai un an et demi. Une vague de froid paralyse le nord de l'Europe. On déblaie les autoroutes aux tanks.

C'est le réveillon de la Saint-Sylvestre. Hendrik est en visite chez Agathe et Pim, mes parents d'accueil. Le silence caractérise l'ensevelissement des routes, ce danger lent qui guette les automobilistes. Alors que Pim raccompagne ses fils et leurs épouses deux rues plus loin, Agathe et Hendrik font la vaisselle. Arne veille. Une voiture surgit dans l'allée. Des phares les éblouissent. Bruit de frein à main, le moteur reste allumé. Le clapet de la boîte aux lettres grince. Quelque chose tombe. Le véhicule repart dans des couinements de pneus.

« Ne touche à rien ! » hurle Hendrik en déboîtant l'épaule de mon frère.

Arne est stupéfait. Le Hendrik qu'il connaît n'élève jamais le ton, bien qu'il soit peu à l'aise avec les enfants. Pim dit que c'est parce que son cercle d'amis se compose exclusivement de grandes personnes carriéristes, et un peu nombrilistes.

Agathe ramasse une enveloppe. À l'intérieur, une banale carte de vœux, texte en capitales : HEUREUSE ANNÉE 1979 AUX ENFANTS DE BEN ET LONE. Plus surprenante est la liasse de quarante mille florins qui s'y trouve. Hendrik convainc mes parents d'accueil de ne rien faire. Contacter la police causerait plus d'ennuis. L'argent finit dans différentes œuvres caritatives. J'ignore d'où il venait, je regrette de ne pas en avoir profité.

Lundi 8 octobre 2012 — Amsterdam

Je commence à descendre de l'alcool et rêve que Moche déménage en emportant mon matelas. Mon coloc laisse le sien, dégueulasse, que j'empile sur le canapé-lit de son ancienne chambre, mais le meuble n'en veut pas. Il devient maniaque et me poursuit dans le couloir. Je me réveille en sueur.

J'essaie de faire le moins de bruit possible. Après deux semaines de silence radio, Moche est de retour. Quand il découvrira l'état de la cuisine, il menacera de me ponctionner cinquante balles et dévorera mes yaourts pour se venger. Mou, mon autre coloc, est absent. Mou est comme l'azote, sans effet. Sa présence ne me dérange pas, mais je l'oublie dès qu'il s'éclipse.

La maison est une poche morte. Comme souvent après une cuite, j'ai un peu de fièvre et les jambes molles. Mes pieds s'enfoncent dans le carton du corridor, posé en prévision des rénovations qui nous expulseront. Dans la salle de bains, je place le caoutchouc sur la bonde, laisse couler l'eau tiède et tente de donner une crédibilité à ma sale tronche. Mon MacBook est posé sur le lave-linge. Une fois de plus, Moche s'en est servi. Un coup d'œil sur mon bureau lui aura appris que je mets mon C.V. à jour.

J'allume l'ordi. Les actualités sont celles d'hier. À croire que le monde tourne au ralenti. Dans le miroir, le constat est sans appel : j'ai une gueule de bois monumentale et la perspective de sélectionner un cercueil sur catalogue m'emmerde. Qu'ai-je à apprendre ? *Clic.* Les modèles en chêne douillent de quoi

payer des vacances. Une gamme en carton bio gratifie les pauvres d'éthique écoresponsable. Je sais comment ça va finir, Hendrik ne supportera pas que Ben soit enfermé dans du low cost. Il réglera la note, le cas échéant, incapable de saisir que sa générosité de riche est humiliante.

Je découvre l'existence d'olympiades de fossoyeurs, le but est de creuser des tombes aux proportions exactes. Le père de Mou a exercé cette profession. Autrefois, des directives hygiénistes préconisaient l'ensevelissement dans du plastique. Seulement, au moment de désaffecter les sépultures, la décomposition n'avait pas suivi son cours, les morts étaient liquides, l'odeur du jus était tellement ignoble que le père de Mou et ses collègues travaillaient de nuit afin d'éviter des traumatismes aux vivants.

Les fonctions vitales de mon père se sont arrêtées vers minuit vingt. Mort en balance. À ma connaissance, ça n'a aucune influence astrologique. Il est tombé dans le coma jeudi. Les soignants ont opté pour un cocktail de benzodiazépines associées à un autre sédatif.

On discernait le contour de la perf sous la peau mouchetée. « Ces lésions hémorragiques portent un nom, *purpura* », a dit la médecin. Quant aux ongles bombés, ils sont le signe d'une insuffisance respiratoire aiguë, comme dans le cas d'une tuberculose pulmonaire avancée. J'ai relevé son tact. Ne pas énumérer ces symptômes anxiogènes devant Ben.

Elle s'est présentée comme la doctoresse Castelen. Elle semblait très au clair avec ses arbres décisionnels d'école de médecine tout en souffrant d'une légère incompétence sociale,

qui porterait préjudice à sa carrière. C'est sûrement déjà le cas. J'ai écouté son laïus : « Votre père souffre de déshydratation, de malnutrition chronique, la chute de tension s'explique par l'administration prolongée d'anxiolytiques. Sa somnolence s'aggrave, saisissez chaque opportunité pour établir le contact. » J'ai évité de dire qu'on n'avait pas grand-chose à se raconter. Hendrik est arrivé. Dans les corridors, il fustigeait la mauvaise coordination, où était le dossier médical ? Le pénitencier aurait dû le transmettre !

« Tout n'est pas informatisé », a bafouillé Castelen.

Elle a alors renversé du café soluble sur sa blouse, tenté de le camoufler. Henk est sorti pour répondre à un appel, je l'ai vu lancer un regard incendiaire à l'aide-soignante qui lui indiquait poliment où téléphoner.

Castelen m'a tendu des documents. J'ai signé, rempli un questionnaire, signé. Quelles sont les allergies de Ben ? A-t-il été opéré récemment ? Déjà consulté un neurologue ? Quels médicaments ? Qu'est-ce que j'en sais, putain ! *Souffrez-vous de troubles mentaux ?* Oui, oui. Ben suit un traitement, a eu des épisodes suicidaires, une décompensation violente. Je me suis retenue de dessiner un pendu ou une bite dans un coin.

« Vous n'allez pas lui coller une consultation psy maintenant, si ?

— Nous utilisons les mêmes formulaires dans tous les services », s'est excusée Castelen en sortant un dépliant sur la fin de vie.

J'avais imaginé que Ben se trancherait les veines ou mettrait de côté suffisamment de pilules pour s'empoisonner.

Je n'aurais pas été surprise, quand même traumatisée. Au lieu de quoi il s'est contenté du *statu quo*.

Avant le diagnostic, il avait vécu deux épisodes d'hémoptysie, dont un devant moi. Au parloir, son visage s'était congestionné. Cette fois, aucun surveillant ne m'avait engueulée parce que j'avais franchi la paroi de vingt centimètres entre nous pour l'aider à vomir du sang. Autour, les gens s'étaient figés. Un détenu avait fait une blague sur la gamine quichant de la soude caustique dans le film d'horreur *La Dame en noir*. Le couperet était tombé : carcinomes pulmonaires. J'ai listé les causes. Clopes, amiante des pénitenciers, poussière des ateliers, vie sédentaire. Peut-être tout, en fait.

Aura-t-il droit à un entrefilet dans la presse ? Peut-être, mais seulement pour l'édition web. Est-ce ainsi que la fille de l'homme d'affaires Gilbert Venter apprendra la mort de l'assassin de son père ? Pour le monde, Ben a déjà disparu. Hormis Arne et moi, il n'a plus de famille. Mon grand-père Otto est décédé avant ma naissance, et ma grand-mère Mabel en 2001.

Sur les joues, la pilosité s'est accrue. Les changements hormonaux. On lui a mis des couches. Une aide-soignante humidifiait régulièrement ses yeux. Il m'a parlé pour la dernière fois mercredi. En allemand, langue de son enfance. Tant bien que mal, j'ai tenté de suivre le *bad trip* palliatif.

« J'vous ai pas rendu la vie facile… à toi et Arne.

— …

— Lone… j'ai toujours pensé qu'elle… était allée… voir le diable. Personne ne… m'a pris… au sérieux car… on savait qu'elle… était folle. »

Il est 5 heures 17 quand je décroche mon vélo dans la rue Willem de Zwijgerlaan. Hendrik m'a envoyé un message vers 20 heures. *Veux-tu que je fonce te chercher ?* Je n'ai pas répondu. Avec Ben, nos rapports ont… avaient atteint un tel degré d'insignifiance. Que vais-je garder d'un homme qui n'en avait rien à foutre des autres ?

Devant la gare centrale, des palissades décorées de dessins d'artistes cachent d'interminables travaux publics. Sur un panneau, je lis : PARTY LIKE IT'S 1888. Faisait-on la fête différemment ? Je ne crois pas. Le corps est resté identique. Dans mille ans, une cuite et l'insatisfaction d'un orgasme raté causeront la même déconvenue.

Un temps sale tombe sur la ville. Les panneaux évangéliques illuminent l'entrée du quartier rouge. GOD ROEPT U. JESUS LOVES YOU. Ils rivalisent avec l'enseigne bleue Travelex au sommet du Victoria Hotel. Les lampadaires éclairent poussivement les pavés moites. Sur l'esplanade de la gare, tout est statique. La basilique Saint-Nicolas, mortelle. Une personne ivre est coincée dans un urinoir. J'entends des grincements de tramway. Je contrôle l'heure sur mon Nokia. Nouveau message. Expéditeur masqué.

« Mes sincères condoléances, Charlotte. Il serait toutefois si facile que tout s'arrête maintenant. »

Lundi 8 octobre 2012 — Amsterdam-La Haye

Qui peut m'envoyer ce message ? Le sol de la gare centrale est un puzzle mou protégeant le carrelage des rénovations en cours. Une personne sans abri pousse un déambulateur. Elle n'a presque plus de dents. On se dit que ça n'arrive qu'aux autres.

Je trimbale un esprit miteux d'après-cuite. L'espace est en train de se fissurer. Dans les gares, nos actions se sédimentent en buts égoïstes. Trouver la voie. Acheter un croissant. Éviter les autres. Pas étonnant que les terroristes privilégient ces lieux où l'indifférence règne. Les réactions disproportionnées éclatent aux heures de pointe.

À côté de la boutique de disques Free Record Shop, dont on prédit la fermeture, des agentes de police patrouillent en position *stand-by* de flic : mains coincées sous le gilet pare-balles, torse saisi d'une légère oscillation de toupie. Je commande un café derrière un homme en costume anthracite. Il a d'énormes dents de lapin.

Quand je me réveille, le convoi amorce son grand virage avant La Haye-Central, les gratte-ciel glissent vers moi. Je jette un coup d'œil sur mon écran : 7 heures. Je descends du train. La gare est encombrée de bâches, l'esplanade déserte. J'attends au pied d'un ministère. Un bureau s'illumine. Depuis la fenêtre, une silhouette me surveille. Soudain, une main gantée de cuir agrippe mon épaule. J'étouffe un cri.

« Je ne t'aurais pas reconnue avec ce bonnet », dit une voix grave.

Si je ne connaissais pas Hendrik depuis toujours, je me liquéfierais instantanément devant ses yeux acides. Il me serre dans ses bras. Ma nervosité doit se lire sur mon visage. Je ne l'ai quitté qu'avant-hier, il me fera toujours cet effet.